

"Escale..."

Autor(en): **H.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568435>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Escale...»

par H. B.

Marcel écoutait les commandements brefs de Francesco sur l'avant-pont. Les bâtiments blancs du port se rapprochaient toujours davantage du grand paquebot. Le bateau roulait légèrement, comme s'il eut voulu montrer qu'il partageait la joie générale de l'équipage d'être à nouveau à terre pour quelques jours.

Marcel se tenait devant la porte, à l'entrée de sa cabine. Il se sentait comme un corps étranger dans le tourbillon des manœuvres d'accostage. Il porta machinalement la main à son portefeuille; le sentir bien garni le calma un peu, empêchant une légère nausée de grandir en lui. Il était décidé à ne plus jamais revenir sur ce bateau. Les économies de deux ans le faisaient riche pour longtemps, et lui permettraient de chercher tranquillement un autre travail.

Enfin, le bateau s'immobilisa. Francesco revint. Il scruta le ciel de mai, bleu-argent, essuya avec un mouchoir la sueur qui coulait sur son front, et découvrit Marcel. «Comme tu es pressé de retourner dans ton milieu . . .» lança-t-il en jetant un regard mécontent sur le costume trop élégant de Marcel. Celui-ci serra les lèvres, et considéra la cheminée plate du bateau d'un air significatif. «Tu es un salaud, Francesco, siffla-t-il, et tu t'arranges toujours pour abîmer le peu de joie qu'on peut avoir». Une colère rouge montait en lui, que la méchante remarque du jeune officier venait d'attiser. Sa résolution, chancelante jusque-là, de rompre avec le bateau et avec Francesco, se durcit brusquement, et il sut que ces mots étaient les derniers qu'ils échangeaient ensemble.

Depuis des jours, ils s'éloignaient sourdement l'un de l'autre, et l'admiration affectueuse de Marcel pour le lieutenant du «Gallipoli» se muait en haine et en hargne. Au commencement de la semaine, pourtant, il avait semblé que tout s'arrangerait encore une fois: ils avaient laissé depuis 24 heures le «Pain de Sucre» derrière eux, c'était une lourde et suffocante nuit tropicale. Marcel se souvenait encore avec précision de leur conversation. Francesco était étendu sur la couchette de sa cabine, il avait ôté tous ses vêtements, et il gisait nu et brun sur les draps blancs. Marcel jouait avec la fine chaîne d'or qui entourait le cou de son aîné. «Pourquoi as-tu tant fait pour moi, Francesco, interrogea-t-il subitement? Pourquoi t'es-tu donné tant de mal pour me faire rentrer sur le bateau? Pourquoi . . .?» — «Dis pas de sottises. La place était vacante; si on ne t'avait pas pris, il aurait fallu en prendre un autre . . .» interrompit Francesco, de mauvaise humeur. Mais Marcel savait le dur combat que le jeune lieutenant avait dû soutenir contre le capitaine, pour le convaincre qu'il était absolument nécessaire de mettre un garçon supplémentaire au salon. Il reprit, tenace: «Nous dormons ensemble, Francesco; pourtant, tu as une jeune et jolie femme, et deux beaux enfants. Qu'est-ce qui te ramène toujours à moi? C'est peut-être simplement. . . l'ennui à bord?» — Francesco ne répondit pas. Il ferma ses yeux sombres, puis leva la main et la posa précautionneusement sur la

bouche de Marcel. Il suivit du doigt les contours des lèvres, et dit enfin : «Tu as une belle bouche, Marcel . . . Ce serait vraiment dommage que des choses qui se comprennent d'elles-mêmes soient trahies par des mots idiots». — Marcel s'était alors senti envahi de bonheur. Il avait retenu le doigt de Francesco entre ses dents, et l'avait chatouillé joyeusement sous les bras. Francesco pouvait affronter une tornade avec calme, mais le plus léger attouchement sous les bras le mettait hors de lui. Il avait éternué en se tordant de rire. Quand il avait été calmé, Marcel lui avait dit, en le considérant sérieusement : «. . . Comme un champignon atomique . . .» «Comme quoi?» — «Comme un champignon atomique. Regarde — Marcel glissait sa main sur la large poitrine — ici dessus, tes poils font comme un grand nuage; mais, par-dessus ton nombril, ils viennent du lieu de l'explosion, de là. . .» et il montrait un certain point du bas-ventre. «Pas mal dangereux, hein?», avait constaté Francesco en montrant d'étincelante dents animales. «Très dangereux . . .» avait répété Marcel.

Les premiers passagers quittaient le bateau. Marcel s'arracha à ses souvenirs mélancoliques, et se décida à gagner terre. Il se défendit de jeter un regard en arrière, sur le bateau. Il se disait qu'il voulait, de ce monde de bonheur, de brutalité et de discipline, passer sans repentir dans une vie nouvelle. Mais c'était surtout la crainte de faiblir, dans un moment, quand son orgueil ne le soutiendrait plus, et qu'il aurait à faire face, pour la première fois depuis deux ans, aux démarches de l'indépendance et de la solitude. Au fond, il ne savait pas clairement ce qu'il allait commencer à faire. Le plus important était de perdre de vue Francesco.

A cela, Marcel savait que cette petite ville élégante de la Côte n'était guère favorable: on s'y rencontre partout. Il décida d'aller à N. . . , d'y rester jusqu'au départ du navire, et de voir ensuite comment il pourrait y construire sa vie. C'était un jour magnifique. Il jouissait de la liberté par tous les pores. Il pouvait enfin aller et venir, et faire tout ce qui lui plaisait, même des sottises, sans sentir le Capitaine ou Francesco toujours derrière lui. Il but un café dans un petit bar, et flirta avec un matelot américain. Cette inoffensive escarmouche facilita son premier contact avec la liberté reconquise, et il eut bientôt oublié son gros chagrin. Avec un sourire de regret, il quitta le matelot et le bar, gagna la gare, et au bout d'une demi-heure, il était dans la grande ville.

Francesco ne quitta le bord que lorsque les derniers passagers furent à terre. Il était inquiet. Il avait peur d'avoir été peut être trop dur avec Marcel. Mais il ne pouvait rien y faire, c'était son caractère, et passer de la pommade n'était pas son fait. D'ailleurs, Marcel n'était encore qu'un gamin, et la discipline était plus importante pour lui que toute autre chose . . . Il s'avouait son faible pour ce garçon blond, mais il se refusait à approfondir ses sentiments. Naturellement, il était renseigné depuis toujours sur les «certains» rapports de quelques hommes entre eux. Mais il s'en était toujours détourné avec mépris, et peut-être aussi à cause du préjugé propre aux races latines. Il avait fallu qu'il ren-

contre Marcel à Cannes, il y a deux ans. Et c'est un pur hasard qui avait si prodigieusement changé sa vie . . .

Marcel lui avait raconté plus tard comment tout cela avait commencé. Il n'avait jamais été un garçon exemplaire, lui, à aucun moment de sa jeune vie. Il allait par ces chemins fort peu honorables qui écartent des vertus bourgeoises les garçons au caractère faible. Il lui avait confié en riant que, lorsqu'ils avaient fait connaissance il lui restait tout juste assez d'argent en poche pour se payer un verre. C'est dans cette précaire situation qu'il tentait alors, dans le grand hall du Miramar, d'obtenir d'un Monsieur âgé, anglais et distingué, une indispensable augmentation de capital. L'Insulaire aux cheveux gris ne semblait d'ailleurs pas mal disposé, et c'est juste au moment où un mot aurait suffi pour que Marcel le suive dans son appartement que lui, Francesco, était entré en scène.

«Ca a été un coup de tonnerre pour moi, avait expliqué Marcel. Tu ressemblais à un jeune dieu dans ton uniforme blanc. Tu t'es approché gentiment de ma table, tu m'as regardé quelques secondes de tes yeux noirs, et j'ai oublié d'un coup tous les millionnaires de la Côte. J'étais troublé comme jamais auparavant. Mais j'ai passé par un vrai drame. Si je voulais entrer en contact avec toi, je perdais à coup sûr mon type et il me faudrait même payer ma consommation. Il ne me resterait guère que de quoi m'acheter un petit pain, et sans même avoir la certitude de te conquérir . . .»

En évoquant le récit naïf, Francesco sourit à part lui. Il s'assit sur un banc, et contempla les vagues lasses qui venaient abreuver la grève altérée. Il se sentait seul. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il tirait une bordée sans Marcel. Mais aujourd'hui, il sentait que quelque chose était arrivé, quelque chose qu'il ne pouvait pas s'expliquer, mais grave. Et déjà lui pesait comme un sentiment de culpabilité à l'égard du garçon. Brusquement, il se leva, retourna au navire, et inspecta la cabine de Marcel. Tout était en ordre dans la petite pièce, et rien n'aurait montré que Marcel eût voulu faire un coup de tête, si tous les menus objets de toilette n'avaient pas disparu.

«Je le chercherai, se dit Francesco, je le chercherai, ce damné gamin; il me tourmente plus que toute ma famille réunie, y compris oncle et tante. Je le ramènerai par ses boucles blondes, et je lui dirai: «Mon petit garçon, le devoir est le devoir, et un paquebot n'est pas un château dans les nuages. Entendu?»

Marcel avait une nuit malheureuse derrière lui. Depuis deux jours, il errait dans les endroits mal famés de la ville. Au début, les regards admiratifs l'avaient rempli d'orgueil et d'une pétillante vanité. Il avait but des mélanges d'alcools. Il voyait tout en rose, et les nuits noyées par des vagues de champagne. Il pensait entrer ainsi dans l'ivresse d'une vie magnifique. Tout étourdi, il s'était donné à tous ceux qui lui avaient dit quelque chose de flatteur. Mais quand il voyait au matin, dans le dur soleil, les corps livides et mous de ses partenaires, une nausée lui venait avec le dégrisement. Il repensait alors à la voix virile et claire de Francesco, et une sorte d'amer regret le poignait. Mais il n'avait pas encore épuisé sa rancune. «Je commencerai une autre vie, songeait-il, seul, . . . sans les affreuses choses de cette nuit . . . mais aussi sans la

tyrannie de Francesco... Ce soir, le bateau part sans moi. Qu'est-ce que ça fait! Juste un contretemps pour le personnel... et encore, personne n'est indispensable...» Sa tête bourdonnait.

Tard dans l'après-midi, il se leva. Avec fatigue, il fit sa toilette, se rasa péniblement, et se coupa plusieurs fois. Ca lui était complètement égal. Il voulait revoir encore une fois le bateau, sa patrie, au moment où il se détachait de lui, du quai, de toutes les belles heures de sa jeunesse.

Quand il atteignit le port, il y avait grande animation à bord. Le paquebot étincelait dans la claire lumière, et un panache de fumée, droit comme un cierge, montait paisiblement dans le tendre ciel du soir. Marcel regarda sa montre. Dans une heure, le bateau, «son» bateau, comme il l'appelait affectueusement, serait parti...

Il se cacha derrière un pilier, et put reconnaître chaque détail du pont. Il vit le premier officier, le maître d'équipage, Jan, un brave Hollandais, le capitaine en second, un Allemand aux larges épaules, toujours si sérieux. Il repéra tout-à-coup Miss Hordson, l'Américaine, une cliente amusante, qui donnait toujours de bons pourboires. Elle était en compagnie d'un beau jeune homme. «Un nouveau client à bord, pensa Marcel, et un nouveau sujet de conversation sur le bateau...»

Il eût soudain envie de s'élançer, de se précipiter dans la chaude sûreté du grand corps du bateau. Mais il avait honte. Il pensait aux reproches, aux regards narquois de ses collègues. Il essayait vainement d'apercevoir Francesco qui — pourquoi? —

«Marcel...» — Le garçon fut saisi brutalement. La voix de Francesco lui semblait la trompette du Jugement Dernier. Il se retourna. «Tu n'es pas fou? Le bateau part dans un moment, et tu es toujours là? Tu attends le lever de la lune, peut-être?» Marcel frémit; il fit face à Francesco, et cria: «Jamais je ne retournerai sur ce bateau de malheur, tu entends? Jamais, jamais. Et à cause de toi. Je vais te dire une chose: je te déteste, et personne au monde autant que toi. Tu n'as pas de coeur. J'en ai assez d'être ton esclave. Tu pourras t'en chercher un dans tes forêts du Brésil, se tu veux; mais avec moi, fini. Compris? Maintenant, fiche le camp. Je ne veux plus jamais te revoir.» Francesco était stupéfait. «Marcel, je t'en prie, sois raisonnable...» «Ca suffit. Faut pas t'imaginer que tu m'auras encore une fois au charme...»

Francesco resta immobile un moment; puis il se détourna et marcha lentement vers le bateau. Soudain, il revint, les yeux brillants de colère. A pas rapides, il s'approcha de Marcel, et le gifla violemment sur les deux joues. Le garçon suffoqua. Il se laissa prendre le bras par Francesco, et il le suivit à bord sans résistance, à moitié inconscient.

Quand il fut allongé dans sa cabine, il fixa le plafond bas. Francesco se tenait devant lui. Au bout d'un moment, il se décida à parler, d'une voix hésitante. «J'ai peut-être eu tort de te frapper, Marcel, pardonne-moi... je ne savais pas ce que je faisais à ce moment-là... Mais, crois moi, il valait mieux pour toi revenir sur le bateau...» Il dénoua tout-à-coup sa cravate et ouvrit sa chemise. Puis il enleva sa chaîne d'or, avec la médaille à l'effigie de la Vierge. «Ecoute, elle m'a été donnée par Maman, et elle m'avait dit que cela me garderait toujours. C'est ce

que j'ai de plus précieux au monde. Je t'aime, mais je ne sais pas faire de longs discours là-dessus. Je te donne cette médaille. Tu la portera à ma place. J'espère que tu me comprends». Marcel sentit dans sa main les délicats maillons, encore tièdes de la chaleur du corps de Francesco. Il tourna les yeux vers lui...

Il inclina légèrement la tête.

«Allons, tout est en ordre à nouveau, dit Francesco. Et si tu ne sens pas assez bien tout de suite, un autre peut faire le bar à ta place ce soir. J'ai comme une idée que tu as eu deux jours fatigants, et que tu as besoin de repos...» — Il lui donna petite tape sur la joue, et monta sur le pont.

Resté seul, Marcel considéra la chaîne et la médaille. Brûlantes, les larmes montèrent à ses yeux. Il se secoua, et ce fût comme si tombaient enfin ces deux années d'incertitude, de doute, et d'orgueil douloureux.

Il se déshabilla, passa la chaîne à son cou, alla à l'armoire, chercha son meilleur spencer et un pantalon noir. Il regarda encore sa montre et pensa: «Il faut que je me dépêche...»

L'Américaine était devant lui, et il voyait la mâle silhouette de Francesco escorter à sa table l'élégante passagère, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, et rien dans son beau sourire ne révélait ce qui avait troublé sa vie.

A tout pêcheur

par Scorpion

Plusieurs journaux font actuellement état de la libération d'un prisonnier qui, en son temps, avait été le sujet de l'un des procès les plus retentissants qu'aient connu les Etats-Unis. Il s'agit du fameux Nathan Léopold qui, il y a 34 ans, commit un crime particulièrement odieux. En voici quelques détails, empruntés à la presse:

«Nathan Léopold avait été condamné aux travaux forcés à vie en 1923, en même temps que son ami Richard Loeb, pour le meurtre d'un enfant de 14 ans.

Léopold n'est pas un assassin ordinaire. Fils d'une très riche famille de Chicago, il s'était consacré avec succès à l'étude de l'ornithologie et, à 19 ans, il parlait également 14 langues. L'argent ne lui manquait jamais. C'est pourquoi, il menait un train de vie incroyable et entretenait avec assiduité des amitiés particulières. L'une d'elles — celle avec Richard Loeb — devait lui être fatale. Les deux amis se mirent en effet à voler des voitures, à allumer un peu partout des incendies non par nécessité mais pour se distraire. En 1924, ils décidèrent d'enlever le petit Bobby Franks à sa famille (l'une des plus considérables des Etats-Unis). Ils emmenèrent le jeune garçon dans une voiture, puis le rouèrent de coups et finalement le découpèrent en morceaux.